

## *Coda*

EN CE MOIS DE MARS, les locataires de l'immeuble sis au 27 de la rue Ornano remarquèrent, en passant devant l'appartement du quatrième étage où l'on venait d'emménager, que le nouvel occupant était en train de visser sur la porte palière une petite plaque de cuivre qui portait son nom. C'était un homme de courte taille, trapu, avec une calvitie assez avancée ; il se donnait beaucoup de mal pour poser correctement cette plaque où se lisait : Stephen Michon.

On savait déjà par la concierge que cet homme était employé dans un quelconque bureau, célibataire, autour de la quarantaine, plutôt après qu'avant. Pas d'enfants, pas d'animaux, chien ou chat, c'était déjà un bon point pour la tranquillité de l'immeuble ; et son physique ne donnait pas à penser qu'il fût un homme à femmes, capable d'amener chez lui des créatures, comme disait la concierge. Quant à savoir ce qu'il ferait dans son appartement, collection de timbres ou sodomie, cela n'intéressait personne. On ne tenait pas à le savoir, parce qu'on n'aime pas se lier avec des gens qu'on ne connaît pas. Tout ce qu'on lui demandait était de ne déranger personne dans l'immeuble.

En fait, on a vite constaté que c'était le père tranquille par excellence : même pas de télé (seul point anormal). Mais après tout on n'en avait rien à foutre. Et ainsi le limaçon est entré dans sa coquille d'appartement pour homme seul :

« L'escargot dit : mon cher ami,  
Je n'ai pas de chambre d'ami. »

« La marquise sortit à cinq heures. » J'ai d'abord pensé que je pourrais commencer ainsi mon roman, par défi, et même par provocation. Mais non, je veux faire mon œuvre par action personnelle, non par réaction contre d'autres. Et de toute façon, je me refuse à écrire en fonction d'un public éventuel, que ce soit pour lui ou contre lui. Aurai-je d'ailleurs un public ? Question prématurée, en tout cas secondaire. Maintenant que je suis installé dans cet appartement, dans mon appartement, en dehors de mes heures de bureau j'espère trouver des loisirs suffisants pour réaliser mon projet, j'allais dire mon rêve. J'ai toujours pensé à écrire un roman, pour m'exprimer mieux, pour me personnaliser, donner un sens à une vie jusque là bien vide et morne. Non que je veuille me projeter dans un superman de roman, un ghéros doué de toutes les qualités que je ne possède pas : processus de compensation trop simpliste. Il me faut parvenir à être un créateur, à fabriquer à partir de rien, ou peut-être à partir de moi-même, je ne sais pas encore, un être qui n'aura d'existence que par moi, par ce que j'en écrirai. De nombreux romanciers ont déclaré que leur créature leur échappe et finit par vivre d'une vie autonome, au point de sembler réellement exister. Voilà ce que je veux obtenir. À défaut de talent, je possède la persévérance, l'obstination dans ce que j'entreprends. J'ai lu force romans et j'ai tenté de les juger, de les jauger avec objectivité, par rapport à ce que je crois valoir. Il est bien certain que je ne serai jamais un Balzac, mais j'ai été encouragé par la faiblesse, voire la nullité de nombreuses œuvres. Très sincèrement, je pense pouvoir faire mieux de Des Cars ou Sagan. Alors, pourquoi ne pas essayer ?

J'ai d'abord songé à celui qui sera le personnage central de mon roman ; je n'ai pas cherché à forger un nom, mais je l'ai laissé s'imposer à moi. Cela s'est fait de façon curieuse, tout naturellement, sans effort de ma part. À la réflexion, j'ai constaté qu'il était une sorte d'anti-moi, un moi inversé. Ste-

phen Michon est un nom médiocre, à résonnance de robe de chambre et de charentaises. Lui sera prénommé Rex, sonorité sèche, impérieuse. En fait, à l'état civil, c'est Régis, mais il tient beaucoup à ce qu'on l'appelle Rex. Quant à son nom, il m'est venu à la lecture du poème d'Aragon : « le conscrit des cent villages » de France, Flammerans. Une sonorité satisfaisante qui s'est imposée à moi, sans autre réflexion. C'est ainsi, et le nom ne manque pas de gueule. J'ai su aussitôt, toujours sans chercher, qu'il dirigeait un garage assez important, une filiale d'Opel. C'est un grand type sec, les cheveux gris acier, le nez en bec d'aigle, les yeux très noirs sous des sourcils épais qui se rejoignent au dessus du nez. Il est vêtu d'un complet prince de Galles strict, mais au lieu de cravate s'entoure le cou d'un foulard à fleurs mauves. Encore une fois, je ne choisis pas tous ces détails ; c'est ainsi, et pas autrement. Je suppose que les décisions relèvent de mon inconscient.

Bon, j'avais d'abord pensé tenir une sorte de livre de bord de la fabrication de mon roman ; mais le précédent de Gide m'en a tôt dissuadé. Étayer l'ennuyeux pavé des faux monnayeurs par l'insipide Journal des faux monnayeurs, c'est ajouter l'injure à l'insulte. Je me contenterai donc de noter les réflexions qui me paraîtront utiles et que je corrigerai au fur et à mesure dans les marges de mon futur manuscrit. Je n'ai pas encore cherché de titre, je suis persuadé qu'il s'en imposera un de lui-même en cours de route. Quelque chose comme « Voyage de printemps », ou « Sur la route mouillée », mais probablement pas ces mots là. Bref, cela viendra en temps opportun, je pense.

Pour le moment, j'ai déjà décidé comment mon livre commencerait : par une variation subtile sur le trop fameux : la marquise sortit à cinq heures. Je prends mon héros au petit matin : profitant de la fraîcheur et des routes vides, il va essayer la voiture d'un de ses clients, une Lamborghini



Lamborghini Countach

Countach. Voici mon début : « Rex sortit l'auto du garage à cinq heures, à l'aube. Après avoir laissé chauffer le moteur un instant, il prit la nationale soixante douze, et, sitôt hors de la ville, accéléra franchement. Ses mains puissantes, posées sur le volant gainé de cuir, interprétaient subtilement tous les détails de la route. Au delà du long capot rouge, ses yeux attentifs guettaient le défilé vertigineux des arbres. Le feulement rauque des douze cylindres, leur clameur qui devenait plus impérieuse à mesure que le moteur montait en régime et prenait ses tours, l'enchantaient, comme d'une jouissance sexuelle. Il s'enfonçait dans l'espace en projectile, et son bolide, bien appuyé sur ses énormes pneus, ne ralentissait pas aux virages. Personne n'aurait pu le dépasser ; il écrasait de sa toute puissance les médiocres de l'humanité, dans une ruée si grandiose qu'elle n'aurait pu trouver son terme qu'au pied de l'arc en ciel. »

Pas si mal que ça pour un début ; en fignant un peu la mise au point, ce sera même très bien. Je ne sais pas trop ce que veut dire la dernière phrase, mais elle a un petit air profond qui ne pourra qu'impressionner favorablement les lecteurs. En tout cas, mon roman est bien lancé. Ce qui se passera après ? Rex va dépasser en trombe une Thunderbird verte conduite par une belle blonde. Peut-être qu'on pourra les réunir plus tard ; car il est très porté sur le sexe. Comme il a de l'argent, du standing, de la prestance, il ne trouve guère de cruelles. Pas comme moi, hélas ! Puis, rentré au garage, l'essai terminé, il va discuter avec ses mécaniciens. Bonne occasion de placer un dialogue réaliste, avec un mélange d'expressions techniques et d'argot cru. Il en faut dans tout roman, ne serait-ce que pour mieux faire ressortir la distinction naturelle du protagoniste. Je leur donnerai la compétence mécanique qui me manque. À ce propos, j'ai la nette impression que mon réparateur m'a blousé en me forçant à monter un pot d'échappement neuf sur ma Visa.

En tout cas, je pense que c'est un coup de maître d'avoir commencé mon roman par une description, que je vais soigneusement polir, de la plus sensationnelle des voitures de rêve, la Countach. En m'aidant de photos tirées de revues d'automobile, je me promets d'arriver à un résultat de premier plan. Ensuite, cela coule de source : à voiture de grande classe un héros adapté. À nous deux, Rex ! Je crois que je n'aurai guère qu'à le regarder et à l'écouter, en songeant avec satisfaction qu'il sera mon œuvre, que c'est bien moi qui l'aurai créé.

Entretemps, j'ai réfléchi, et je me suis aperçu que mon homme ne peut pas partir de rien, un beau jour, à l'âge de quarante et un ans. Il faut que je connaisse sa vie antérieure, ses antécédents ; je dois donc lui construire une sorte de curriculum vitae, même si mon roman n'y doit faire que d'allusives références, car je n'ai pas l'intention de me servir

de retours en arrière. Gros travail en perspective, mais pas impossible. Rex n'est pas moi, je n'écris pas une autobiographie, mais, comme tous les romanciers, je découvre que ma créature doit m'emprunter une bonne part de ma propre substance : souvenirs, plus ou moins transposés, impressions, états d'âme, que sais-je ? Curieux sentiment : après avoir modelé Adam, Dieu l'a animé de son souffle. Moi, je modèle mon personnage non pas d'argile, mais de ma propre chair avant de lui donner vie. Je suis vraiment un créateur, et cette idée me remplit de fierté. Sans moi, Rex n'aurait jamais existé ; par moi, il prendra vie, à travers moi, peut-être même à mes dépens, si je songe à tout le labeur que je vais affronter, et surtout à la somme de mes richesses personnelles que je vais mettre en lui.

Stephen Michon créateur. Mais pour l'instant je suis seul à le savoir ; c'est un secret qui me grandit. Si les autres habitants de l'immeuble pouvaient s'en douter ! Mais patience : pour informé, relativement, que soit encore Rex, il prend chaque jour un peu d'épaisseur et se rapproche de la vie même. J'allais dire que sans cesse je lui donne quelque chose ; il serait plus juste de penser qu'il le prend, comme si se développait en lui une certaine autonomie. Ma foi, je ne suis peut-être pas un si médiocre romancier, puisque ce phénomène paraît avoir été classique chez les grands, Balzac, par exemple. Michon et Balzac sur le même plan, non, bien sûr ; mais entre lui et moi, quelque chose de commun. On lui reprochait d'avoir trop longuement fait parler le Père Goriot agonisant, et il se justifiait en expliquant ce cela ne dépendait pas de lui, mais qu'il avait dû se contenter d'écrire sous la dictée de son personnage. Je n'en suis pas encore à écouter parler le mien. Mais peut-être que cela se produira un jour. Il ne faudra pas alors s'en inquiéter, mais en tirer contentement.

Pendant que je travaille sur les antécédents de mon bon-

homme, je m'aperçois que s'établit un lien nécessaire entre lui et moi, curieusement mêlé d'affection et de haine, jamais d'indifférence. Je lui apporte beaucoup de mon expérience personnelle, de ma vie d'enfant et d'adulte, et cela est normal ; encore une fois, tous les romanciers ont procédé ainsi, puisqu'on ne peut créer à partir de rien. Donc Rex est en partie moi, mais peut-être plus encore un anti-moi : ses goûts sont à l'exact opposé des miens, il déteste ce que j'aime et inversement. Par exemple, il se délecte à séduire les femmes qu'il rencontre, à les enlever à l'homme qui les aime, malignement. Puis il se débarrasse d'elles, en les humiliant et les insultant. Moi qui suis timide et peu séduisant (je m'imagine en train d'essayer de séduire mes collègues de bureau, et cette seule idée me fait ricaner), moi donc j'ai toujours respecté et même un peu redouté les femmes. Y aurait-il là une compensation, une revanche ? Je ferais accomplir à ma créature ce que je n'ai jamais pu ou voulu exécuter ? Tout de même que Stendhal, laid, amant transi, campe des héros qui sont de vrais bourreaux des cœurs, Julien, Fabrice, Lucien. . . Pourtant je ne trouve aucun plaisir à écrire cela, plutôt du dégoût.

Quoi qu'il en soit, je ne puis choisir autrement, assagir ou édulcorer mon personnage. C'est ainsi : jusqu'à un certain point, il commande et mène le jeu. Je suis obligé de constater qu'il mène une vie de plus en plus autonome. Va-t'il m'échapper complètement un jour, je ne sais ; pour l'instant s'établit une sorte de lutte entre lui et moi. Je suis tout à fait capable d'agir sur les personnages secondaires, le mécanicien en chef, la femme de l'architecte, la toute jeune fille dont il vient de faire la connaissance au tennis, l'adjudant de gendarmerie. Mais pas sur lui ; il m'échappe, pour ainsi dire, Par exemple, je crains qu'il ne séduise vilainement la petite Sandra, alors que je ne le voudrais pas, que je souhaiterais garder dans mon roman une figure fraîche, intacte, ne serait-

ce que pour l'équilibre des valeurs, et surtout parce que je suis contraint de prévoir la déchéance d'une fille que j'aurais voulu préserver ; dont je suis le père, après tout, moi qui dans la vie suis un célibataire sans enfants. Ai-je donc lâché un démon dans le monde ?

Il est des jours où je me sens un peu comme le rabbin de Prague, dont j'ai oublié le nom <sup>a</sup>, qui avait fabriqué le Golem, monstrueuse créature faite de boue ; il était parvenu grâce à sa science tirée de la Kabbale à lui insuffler la vie. Le Golem grandissait, doté d'une force herculéenne. Sur son front était écrit le mot Emeth (vérité). Pour lui ôter la vie, il suffisait d'effacer le première lettre, et le mot devenait alors Meth (mort). Mais il grandissait si vite qu'un jour le rabbin n'a pu atteindre son front ; alors la créature a tué son créateur.

Eh, voilà que je songe à de drôles d'histoires ; revenons à la fille : « Elle le regardait, immobile ; ses yeux d'aigle marine, dans la pénombre, s'approfondissaient comme deux lacs de turquoise, et ses lèvres purpurines frémissaient doucement. . . » Bon, cela ne part pas très fort : voilà une description qu'il me faudra mieux mettre au point. Surtout que je veux la montrer de pied en cap, comme il se doit pour une héroïne, debout à côté de Rex qui lui débite des douceurs, presque aussi grande que lui, « Ses longues jambes fuselées, plus brunes encore du contraste avec la courte jupe blanche de tennis. . . » J'y reviendrai, mais ce n'est pas capital : elle doit exister, elle existera uniquement en fonction de mon héros, pour mettre en relief une des facettes de son caractère que je perçois encore mal, faute d'être moi-même un séducteur patenté.

Un incident bizarre que je ne m'explique pas : comme je rentrais chez moi, en revenant de mon travail, j'ai été abordé dans la rue par une prostituée qui faisait le trottoir. Rien d'extraordinaire à cela, bien sûr. Mais j'ai réagi d'une façon

---

a. Juda Löew ben Bezalel dit Le Maharal.



imprévisible qui m'a laissé stupéfait après coup : les autres fois, je me contentais d'éconduire elle et ses pareilles, poliment, froidement. Je me garde de juger ces femmes et même si je n'en use jamais, je ne vois aucune raison de me montrer grossier avec elles. Or là, je l'ai été, avec une brutalité glaciale et presque féroce, des insultes à voix basse, qui claquaient comme des coups de fouet et qui ont laissé la pauvre putain désarçonnée. Rentré chez moi, j'ai eu honte de ma réaction ; surtout je ne me reconnaissais plus. C'est ainsi que se serait conduit Flammerans, séducteur cynique et méprisant. Mais pourquoi moi ? Vais-je me laisser ainsi influencer par ma créature ? Impossible, voyons !

En attendant, mon roman avance ; pas vite, c'est vrai, mais il avance tout de même. J'ai terminé la scène de rupture entre Rex et Sandra, la fille du tennis. Une fois qu'il a obtenu ce qu'il voulait, c'est à dire coucher avec elle, il ne lui restait plus, comme à l'ordinaire, qu'à s'en débarrasser. Je crois que je me suis bien tiré de la description que j'ai faite de la partie de jambes en l'air : ça va attirer le public qui ne paraît jamais lassé d'érotisme et, au contraire, ne cesse d'en redemander. J'ai hésité devant certains détails qui d'abord me dégoûtaient. Mais puisque Rex pratique ces petits jeux sans aucune délicatesse ni répugnance, il fallait bien que mon livre le dise — j'allais écrire : que j'en fasse autant. Pas que j'en sois vraiment fier, mais commercialement ce sera rentable.

Maintenant, j'ai abordé la conversation entre les deux mécaniciens, Jo et Maurice, à l'atelier. J'ai besoin pour cela de beaucoup de mots d'argot, et j'ai quelquefois crainte d'employer des termes démodés ; comment appellent-ils les autos ? Guinde, tire, chiotte ? Il faudra que je me renseigne. Ou plutôt, quand j'irai faire graisser ma Visa, je tâcherai de prêter l'oreille aux conversations : pour réussir quelques pages qui aient bien l'odeur du peuple. Et aussi trouver



Citroën Visa

quelques jurons gratinés ; on sait bien que ces gens là ne cessent de jurer. Personnellement, je mets un point d'honneur à toujours m'exprimer de façon correcte. Mais Rex n'est pas de cet avis. Chose curieuse : ainsi que tous les solitaires, je me surprends de temps en temps à parler tout haut, dans mon appartement. Maintenant, il m'arrive, ce faisant, de m'adresser à Rex comme pour le consulter sur notre roman. J'ai l'impression que nous travaillons en collaboration, et à certains moments je me tais, dans l'attente irraisonnée d'une réponse de sa part.

Eh oui, le métier d'écrivain est moins aisé que je le croient ceux qui ne s'y sont pas essayés. Je ne suis pas Flaubert, évidemment, mais depuis que j'écris, je comprends beaucoup mieux ses affres et ses découragements. Travailler sur une voie où l'on croit progresser et découvrir tout d'un coup qu'il s'agit d'une impasse ! J'avais écrit déjà plusieurs pages, pas mal venues, sur un voyage de mon bonhomme en Normandie. Puis je me suis aperçu qu'elles ne servaient à rien, qu'elles encombraient la structure de mon roman, dispersaient l'attention et l'intérêt. Bref, il m'a fallu supprimer ce qui m'avait demandé bien des heures de travail, plus exactement de ces trop rares moments de liberté que me laisse l'exercice de mon métier. Et quand je dis liberté ! En fait je suis pris dans un engrenage d'exigences : impossible de laisser Rex en plan,

que cela me plaise ou non. Par instants, je trouve mon bonhomme singulièrement impérieux et exigeant. J'ai essayé de m'arrêter quelques temps : mais non, il est venu me tirer par la manche et m'entraîner devant ces feuilles blanches qui lui sont vouées. Est-ce que ce roman deviendrait mon rocher de Sisyphe ?

Cette fois, il y a du mieux : je viens de terminer, presque d'une seule traite, l'épisode des deux mécaniciens, leur conversation, leur querelle, et l'accident de Maurice pendant qu'il essayait les freins de l'Opel Kadett d'un client. Une roue s'est bloquée, la voiture a fait un travers et percuté un platane. Je n'avais pas d'abord l'intention de le faire mourir ; mais faute d'avoir accroché la ceinture de sécurité, il a eu les vertèbres cervicales brisées. Les pages où je raconte l'accident sont bonnes, je dirais même impressionnantes. C'est vu par les yeux de Maurice, et je me suis donné beaucoup de mal pour traduire sa perception du paysage qui bascule, pivote, et du pare-brise qui éclate. Chose curieuse, Rex a été beaucoup moins affecté par la mort de son mécanicien que soucieux du sort de la voiture et des questions d'accurance soulevées. J'en arrive à me demander s'il n'a pas le cœur vraiment sec : autant envers son créateur qu'envers les autres.

Quand on veut faire une chose bien, il faut la faire à fond : j'ai passé toute la semaine à potasser les histoires d'assurances, de responsabilité en cas de sinistre, dommages et matériels, risques encourus par des tiers. Pas très amusant, mais j'ai été bien aidé par un copain qui travaille dans une mutuelle. Il avait l'air quelque peu étonné de me voir aussi insatiable de renseignements. Bref, j'ai tout mis au point et terminé correctement ce chapitre de mon roman. J'espère qu'il ne paraîtra pas trop technique aux lecteurs, après l'épisode sanglant de la mort de Maurice : sanglant, parce que la tête ayant traversé le pare-brise, la jugulaire

avait été coupée. Donc chapitre achevé, mais qui m'a laissé une grande fatigue et d'étranges distractions : j'étais allé à ma banque pour retirer de l'argent. Je ne sais ce qui m'a pris, mais je me suis soudain rendu compte que je venais de signer mon chèque pas de mon nom, Stephen Michon, mais du nom de Rex Flammerans, avec une drôle d'écriture en coups de sabre qui ne ressemblait pas du tout à ma graphie menue, scolaire. Avec un ricanement timide, j'ai déchiré mon chèque en expliquant à l'employé que j'y avais fait une rature, et lui en ai remis un autre, avec ma vraie signature, cette fois. Il a juste levé un sourcil et l'affaire en est restée là. Mais je suis parti perplexe, incapable de comprendre ce qui avait bien pu se produire, et pourquoi. Sans doute, résultat de surmenage. Il me faudra prendre un fortifiant quelconque.

Mon épicière m'a fait remarquer que j'avais mauvaise mine et que je maigrissais. Évidemment, cela provient du double travail que je m'impose, celui du bureau, et surtout la lourde tâche de composer un roman. Je suis peu doué d'imagination et j'écris lentement. Il y a surtout ce perpétuel ruminement de la pensée : toute la journée se présentent à mon esprit des phrases, voire des fragments de phrase, des idées, vagues au début et qu'il faut dégrossir, des souvenirs, utilisables ou non, à vérifier. Rien de tout cela n'est organisé : il faut œuvrer sur ce puzzle disparate et les fragments ne s'agencent pas facilement. Bien sûr, j'y trouve intérêt, et même fierté, quand un coin du tableau paraît achevé. Mais je n'ai pas l'écriture fluviale et sans rature de la grosse Sand qui pondait des romans comme une poule des œufs. Ma création, si vraiment création il y a, s'avère laborieuse et même douloureuse. À de certains moments, j'en viens à regretter d'avoir entrepris ce livre, et surtout d'avoir choisi un personnage tel que Rex. Il m'a fasciné, au début, maintenant il m'obsède : j'ai le sentiment qu'il se projette en surimpression sur toutes mes pensées et mes actions. J'aspire à voir la fin de ce sacré

roman. Chose curieuse, j'ignore absolument quelle elle sera, alors que j'ai rédigé plus de la moitié de mon œuvre. Les fortifiants ne me servent de rien. Devrai-je aller consulter un neurologue ?

Tout de même, je ne suis pas encore Peter Schlemihl, l'homme qui avait perdu son ombre<sup>a</sup>. Comme je faisais quelques pas au soleil, dans la rue, j'ai eu la faiblesse de me retourner pour vérifier si j'avais encore une ombre. Bien sûr qu'elle était là, à me suivre fidèlement, et j'aurais dû être rassuré. Pourtant non, car elle présentait une densité noire, une sorte d'épaisseur menaçante qui m'a troublé jusqu'au fond de moi-même. Je me suis demandé un instant pourquoi elle était plus grande que moi, et je me suis répondu que, selon la position du soleil, les ombres sont souvent plus allongées que le corps qui les projette. Et je n'ai pas insisté davantage, parce que les passants commençaient à m'examiner de façon bizarre.

Bref, me voilà pris dans le dilemme le plus absurde qui soit : avoir trop d'ombre ou pas assez. Mais enfin, ne suis-je pas Stephen Michon, employé de bureau, un type tout ce qu'il y a d'ordinaire ? Personne n'est plus que moi un petit homme gris et insignifiant. Mes collègues et mes voisins le constatent quotidiennement, et même certains ne se gênent pas pour me le faire sentir. Alors, de quoi m'inquiéter ? Il faut croire seulement que l'excès du travail créateur m'a mené à une fatigue nerveuse. Inutile de paniquer : je prends mon congé bientôt, au début de juillet, et je puis espérer que mon roman sera terminé vers cette date, puisque j'en suis à peu près aux trois quarts. Après, le livre fermé, ce sera la détente

---

a. *L'étrange histoire de Peter Schlemihl ou l'homme qui a vendu son ombre* est un récit fantastique écrit par l'écrivain et botaniste allemand Adelbert von Chamisso durant l'été 1813. La première édition française de ce court roman parut en 1822, dans une traduction de Hippolyte de Chamisso.

complète, et je m'en sens le plus grand besoin : je flotte dans mes habits ; quand je me rase, le miroir me renvoie des yeux creux, pochés de noir, des pupilles dilatées comme par des injections de belladone. Jamais je n'ai été beau garçon, certes, mais maintenant j'ai tout du spectre. Sans doute l'éclairage du tube au néon en est-il la cause. Il faudra que je le change.

« D'un geste inattendu et brutal, il saisit le poignet de Yolande avec ses doigts d'acier, si fort qu'elle poussa un gémissement. L'attirant vers lui, il plongea son regard implacable dans les yeux d'aventurite qui exprimaient un mélange de peur, de surprise, et d'un autre sentiment encore mystérieux. » Peut-être y a-t'il un certain excès d'adjectifs dans ma prose, mais je ne trouve pas d'autre moyen d'exprimer ce que je veux dire. Et de toute façon, une fois le livre terminé, je me refuse à le reprendre mot pas mot pour lui donner un poli parfait. Le mieux est l'ennemi du bien, à mon avis, même en littérature. Ce qui compte, c'est que j'en ai presque fini. Deux ou trois pages encore, et mon grand œuvre sera réussi. J'aurai écrit un roman, et, plus encore, j'aurai créé un personnage ; et quel personnage ! qui sans moi n'aurait jamais existé, et qui désormais existera, grâce à tout ce qu'il m'a pris de la propre substance. Enfin, si l'on peut ainsi parler ; puisque Rex doit se suicider à la dernière page. Ce sera une fin sensationnelle, et bien digne d'un grand romancier, d'un créateur qui se sent le droit, lui seul, et le pouvoir de faire périr sa propre créature.

Très étrange, et même inquiétant : je n'arrive pas à raconter la mort de Rex. Il me semble me heurter à une résistance invincible de sa part, comme s'il refusait de m'obéir, comme s'il voulait farouchement continuer à vivre d'une vie autonome. Un romancier se fait parfois de drôles d'idées. Mais je suis têtu : j'ai décidé que demain, dernier jour de mai, verra le terme de mon entreprise ; quand j'écrirai le mot : fin, je crois que j'aurai accompli l'œuvre de ma vie. Et il sera

grand temps : mes forces sont vraiment à bout. J'éprouverai un singulier plaisir à régler son compte à Rex. Qui m'aurait prédit cela quand j'ai commencé mon roman n'aurait eu de moi qu'un haussement d'épaules. Mais plus maintenant ; oh non, plus maintenant. Demain donc la délivrance. . .

Au premier jour de juillet, les locataires de l'immeuble sis au 27 de la rue Ornano remarquèrent, en passant devant l'appartement du quatrième étage, qu'un nouvel occupant était en train de visser sur la porte palière une petite plaque de cuivre qui portait son nom. C'était un homme de haute taille, mince, avec des cheveux gris acier. Il se donnait beaucoup de mal pour poser correctement cette plaque où se lisait son nom : Rex Flammerans.